ENSEIGNER L'HISTOIRE DU CANADA À L'ÉTRANGER

Enquête sur un défi

PAR Serge Jaumain



Newfoundland joins Confederation, April 1, 1949 / National Archives of Canada / PA122472

COMMENT TRANSMETTRE AUX ÉTUDIANTS LES ACQUIS LES PLUS RÉCENTS DE LA RECHERCHE TOUT EN LEUR PROPOSANT DES COURS ATTRAYANTS, INTÉRESSANTS ET DONT ILS RETIRERONT UN VÉRITABLE BÉNÉFICE INTELLECTUEL ? COMMENT AMÉLIORER LA QUALITÉ DE NOTRE PÉDAGOGIE POUR RENCONTRER LES ATTENTES DES NOUVELLES GÉNÉRATIONS D'ÉTUDIANTS ? COMMENT ADAPTER AU MIEUX NOTRE DISCOURS À L'AUDITOIRE AUQUEL NOUS NOUS ADRESSONS TOUT EN RESPECTANT LES STANDARDS DE QUALITÉ AUXQUELS NOUS SOMMES ATTACHÉS ? CES QUESTIONS EXISTENTIELLES TARAUDENT TOUS LES ENSEIGNANTS DU MONDE QUELLE QUE SOIT LA DISCIPLINE ENSEIGNÉE.

Les historiens canadiens n'échappent pas à la règle et, de manière très salutaire, ils s'interrogent régulièrement sur l'enseignement de leur discipline, remettant sans cesse leurs questions sur le métier. Au cours des dernières années, le *Bulletin de la Société historique du Canada* a souvent fait écho à leurs réflexions. Le colloque « Donner à l'avenir un passé. Enseigner, apprendre et communiquer l'histoire du Canada : défis et solutions » mis sur pied à Winnipeg par l'Association d'études canadiennes en octobre 2001, deux ans après une conférence du même type organisée à l'Institut d'Etudes canadiennes de l'Université McGill, le prouve : le sujet reste d'actualité.

Toutefois, le débat implique généralement les seuls historiens du Canada, ignorant l'existence de nombreux chercheurs qui, aux quatre coins de la planète, consacrent, eux aussi, tout une partie de leur temps à enseigner l'histoire de ce pays.

Il est vrai qu'à quelques exceptions près, ces « canadianistes » étrangers sont mal connus par la communauté académique canadienne. Ils sont pourtant près de 7,000, répartis dans plus d'une trentaine de pays et dont une grande partie dispensent des enseignements portant sur divers aspects du Canada (Rapport annuel du Conseil International d'études canadiennes 1999-2000). On estime que leurs cours touchent

annuellement plusieurs dizaines de milliers d'étudiants et contribuent donc, de manière significative, à la diffusion d'informations sur la société canadienne. Ils participent aussi à la formation d'étudiants qui, après avoir reçu de leurs enseignements, choisiront de poursuivre leur formation dans une université canadienne (par exemple en y réalisant une thèse de maîtrise ou de doctorat) et constitueront les vecteurs du renforcement des contacts académiques entre leurs établissements d'origine et les universités canadiennes.

La plupart de ces canadianistes sont aujourd'hui regroupés en associations nationales ou multinationales, fédérées à leur tour au sein d'un Conseil international; un maillage serré qui renforce leurs contacts avec le Canada et permet de poursuivre leurs travaux en dépit de l'éloignement géographique.

Les recherches menées par ces canadianistes étrangers touchent une grande variété de thèmes où l'histoire vient loin derrière les études littéraires. Il serait toutefois dommage de négliger l'expérience de ceux qui, parmi eux, dispensent des cours d'Histoire du Canada. Si au Canada (comme le suggère le titre de la conférence de Winnipeg) « enseigner, apprendre et communiquer l'histoire du Canada » représentent déjà autant de « défis » auxquels il faut proposer des « solutions », que penser du rôle de ceux qui enseignent l'histoire d'un Etat où la plupart de leurs étudiants n'ont même jamais mis les pieds ! S'il est un défi, c'est bien de réussir à intéresser les étudiants d'Asie, d'Océanie, d'Amérique latine ou d'Europe au passé d'un pays lointain dont ils ont, au mieux, une très vague connaissance et qu'il faut souvent commencer par... situer sur une carte du monde ! Enseigner l'histoire du Canada à ces étudiants dont les référents culturels sont fondamentalement différents de ceux de leurs condisciples vivant dans ce pays nécessite une adaptation qui, me semble-t-il, peut nourrir la réflexion de nos collègues canadiens.

Au-delà de l'intérêt comparatif, le témoignage des historiens étrangers est aussi utile dans un monde où la forte augmentation de la mobilité étudiante, corollaire du renforcement de la coopération académique internationale, conduit chaque année un nombre croissant d'étudiants étrangers à poursuivre une partie de leur formation en histoire dans les universités canadiennes.

S'il est un défi, c'est bien de réussir à intéresser les étudiants d'Asie, d'Océanie, d'Amérique latine ou d'Europe au passé d'un pays lointain dont ils ont, au mieux, une très vague connaissance et qu'il faut souvent commencer par... situer sur une carte du monde !

Tracer un bilan de l'enseignement de l'histoire du Canada à l'étranger n'est pas chose aisée. Il existe bien des aperçus des publications récentes en études canadiennes qui illustrent la richesse, la diversité et l'intérêt des recherches menées dans différents pays mais, la plupart du temps, ils n'évoquent qu'indirectement l'enseignement, par exemple en mentionnant les thèses de maîtrise ou de doctorat sur le Canada. Les bilans consacrés spécifiquement aux enseignements en études canadiennes sont quant à eux beaucoup plus rares tant il est vrai que les outils disponibles pour une telle étude sont clairsemés et souvent très partiels. Les rapports annuels des associations nationales d'études canadiennes donnent au mieux une idée du nombre et des types d'enseignements dispensés dans chaque pays mais la plupart du temps leurs informations s'arrêtent là .

Présenter un tableau réaliste nécessite un contact direct avec les professeurs concernés. Nous avons donc utilisé le répertoire du Conseil international d'études canadiennes pour sélectionner les chercheurs travaillant à l'extérieur du Canada et qui avaient mentionné l'histoire parmi leurs champs d'intérêt. Un questionnaire de deux pages a été adressé à ces 379 chercheurs en demandant une brève description de leurs éventuels cours en Histoire canadienne ainsi que les remarques sur ces enseignements (raisons de l'intérêt des étudiants, sujets des éventuels travaux de fin d'études, problèmes rencontrés etc.). 76 personnes nous ont renvoyé un questionnaire complété, parmi lesquels 49 professeurs, travaillant dans 15 pays différents , qui dispensent des cours consacrés en tout ou en partie à l'histoire du Canada.

Le nombre limité de répondants et la diversité des systèmes d'enseignement ne facilitent pas l'établissement de statistiques. Toutefois l'analyse de ces 49 questionnaires permet de dégager quelques lignes de force.

1° DEUX TYPES DE COURS

Premier constat: un portrait réaliste des enseignements en histoire du Canada dispensés à l'étranger ne peut se limiter aux cours consacrés exclusivement à l'histoire du Canada. Il est généralement bien malaisé de convaincre les autorités académiques de l'opportunité d'inscrire dans leur programme un tel enseignement qui, ne nous leurrons pas, ne correspond à aucune demande spécifique des étudiants. Les professeurs qui souhaitent néanmoins dispenser à leurs étudiants une connaissance élémentaire de l'histoire canadienne doivent souvent recourir à d'autres stratégies. L'une d'elle consiste à l'intégrer dans un enseignement plus général, par exemple dans des cours sur l'histoire économique et sociale générale, sur les migrations, sur les Amérindiens, sur les études comparatives voire sur l'Amérique du Nord dans son ensemble. Le cas est loin d'être exceptionnel puisque notre enquête montre que 32 des 49 répondants dispensent des cours qui ont un contenu partiellement canadien (variant généralement entre 10 et 40 % de l'ensemble de la matière).

Cette incorporation d'un « contenu canadien », peu visible dans le programme des cours, est l'un des principaux moyens d'enseigner l'histoire canadienne à l'étranger ou tout au moins de transmettre aux étudiants quelques éléments de base sur l'histoire de ce pays. Elle offre un double avantage : 1°) pour beaucoup de canadianistes, c'est la seule façon d'intégrer dans leurs

enseignements le fruit de leurs recherches ; 2°) elle permet de toucher un public plus large qui n'aurait probablement pas choisi un cours consacré spécifiquement à l'histoire du Canada.

Insister sur l'importance des cours consacrés en partie à l'histoire du Canada ne signifie cependant pas qu'à l'étranger, les enseignements dédiés entièrement à ce sujet soient inexistants. Au contraire ! La moitié de nos répondants (25 sur 49) offrent bel et bien à leurs étudiants des cours spécifiques d'Histoire du Canada mais, une fois encore, il faut être très prudent dans l'interprétation de ces chiffres et se garder d'y voir le reflet d'une quelconque volonté politique des autorités académiques. Excepté dans quelques rares universités (par exemple l'Université du Maine), l'existence de ces enseignements est, de façon plus prosaïque, liée uniquement à la volonté de titulaires dont le départ signifie parfois la suppression pure et simple du cours.

La forte attraction exercée par l'histoire du grand voisin américain ne doit cependant pas être comprise comme une concurrence déloyale. Elle constitue, au contraire, un atout exceptionnel. Pour les étudiants, c'est un incitant à se diriger vers les cours généraux d'histoire de l'Amérique du Nord, à l'occasion desquels ils découvrent celle du Canada !

2° LES ÉTUDIANTS

Au Canada, des cours sur l'histoire du pays sont dispensés dès la première année d'université. On ne s'étonnera pas qu'ailleurs, il s'agisse le plus souvent de cours destinés à des étudiants ayant déjà une ou deux années d'études derrière eux. Malgré cela, de nombreux professeurs interrogés insistent avec force sur la méconnaissance quasi totale du Canada dont font preuve les étudiants accueillis dans leurs cours. En soi, ce constat n'a pourtant rien de surprenant (excepté peut-être aux yeux d'un professeur d'Histoire du Canada !). Pourquoi un étudiant belge, chinois ou finlandais aurait-il une connaissance préalable de l'histoire de ce pays lointain qui, soyons réalistes, n'a pas joué un rôle de premier plan dans l'histoire du monde ? Notre enquête montre néanmoins que la proximité géographique n'atténue en rien la rigueur du constat. Plusieurs enseignants travaillant aux Etats-Unis soulignent que la première étape de leur démarche pédagogique consiste à balayer les stéréotypes bien ancrés chez dans un public fort peu informé (ou fort peu intéressé) sur ce qui se passe de l'autre côté de la frontière.

L'intérêt des étudiants américains pour leur propre histoire n'a d'égal que celui porté par les étudiants étrangers à l'histoire des Etats-Unis. Plusieurs canadianistes européens notent par exemple que l'attrait des Etats-Unis éclipse presque totalement le Canada. Dans son récent bilan sur un quart de siècle d'Histoire canadienne en France, Claude Fohlen, professeur émérite de l'Université de Paris I, écrit que lorsque « dans le cadre de l'histoire de l'Amérique du Nord dans une université parisienne, il s'est aventuré à consacrer un cours annuel au Canada depuis 1867, dans l'espoir d'attirer des étudiants. Le résultat a été une chute spectaculaire des effectifs par rapport à son public habituel. » et de conclure, désabusé, « Force a donc été de revenir à l'histoire des Etats-Unis » . Comme plusieurs de ses collègues italiens, Matteo Sanfilippo, titulaire d'un enseignement d'Histoire de la civilisation nord-américaine à l'Université de Viterbe (Italie) dresse un tableau tout aussi impitoyable. A la question de savoir pourquoi ses étudiants choisissent un cours traitant (en partie) de l'histoire du Canada, il répond tout simplement : « Parce que je les y oblige » !

La forte attraction exercée par l'histoire du grand voisin américain ne doit cependant pas être comprise comme une concurrence déloyale. Elle constitue, au contraire, un atout exceptionnel. Pour les étudiants, c'est un incitant à se diriger vers les cours généraux d'histoire de l'Amérique du Nord, à l'occasion desquels ils découvrent celle du Canada ! C'est aussi, bien souvent, la forte prégnance des Etats-Unis qui convainc les autorités académiques de développer un programme spécifique d'études nord-américaines qui fera une petite place au Canada.

Il y a néanmoins un certain nombre d'étudiants qui choisissent librement un cours spécifique sur l'histoire du Canada. Quelles sont leurs motivations ? Sur ce point, les réponses des enseignants sont des plus variées. Après avoir éliminé les facteurs traditionnels (et non négligeables !) comme la préférence pour un enseignant que l'on connaît déjà ou les impératifs horaires (cours dispensé à un moment qui convient bien à l'étudiant), quelques raisons reviennent de temps à autre dans les questionnaires: la perspective (ou le souvenir) d'un séjour touristique ou académique ou encore d'une immigration définitive ; des liens familiaux ou l'intérêt pour un Etat fédéral, bilingue, multiculturel et qui a réussi à conserver l'image d'un pays jeune et dynamique. Dans le cas de la France et de l'Angleterre s'ajoute à ces motivations le fait que le passé du Canada s'inscrit dans l'histoire nationale de ces pays.

On le constate, les raisons invoquées sont très diversifiées et aucune d'entre elles ne constitue un puissant moteur d'attraction des étudiants. Excepté peut-être pour les étudiants anglais et français, ce sont donc des motivations fort lointaines du contenu du cours proprement dit qui les incitent à s'engager dans cette voie. Il faut être très conscient de ce fait si l'on veut assurer le développement de ces cours.

3° TECHNIQUES D'ENSEIGNEMENT

D'un pays à l'autre la pédagogie universitaire varie considérablement. Il serait présomptueux de vouloir en tracer ici un tableau réaliste. Quelques éléments intéressants se dégagent toutefois de notre enquête.

Premier constat, la méconnaissance du sujet, évoquée plus haut, oblige les enseignants à adapter leur discours à un public très peu au fait de la réalité canadienne. Pour cette raison, plusieurs répondants disent commencer par un

rappel de quelques notions géographiques élémentaires suivies par une discussion très générale de la situation institutionnelle, sociale, économique et culturelle du Canada contemporain pour permettre à l'auditoire de mieux situer le sujet d'étude.

Le cours est le plus souvent conçu autour d'un exposé magistral complété, suivant les pays, par une série de lectures et de travaux pratiques. L'importance et la diversité de ceux-ci sont forcément limitées par le nombre d'ouvrages à la disposition d'étudiants qui, en plus, ne lisent pas toujours l'anglais ou le français. Notre enquête a ramené fort peu d'informations sur les manuels utilisés. On peut en conclure que la plupart des enseignants n'utilisent pas de manuel particulier et renvoient leurs étudiants vers des ouvrages généraux publiés au Canada ou vers des travaux réalisés dans la langue du pays. Aux Etats-Unis, le pays où après le Canada, les enseignements d'histoire du Canada sont les plus développés, il existe quelques manuels particuliers. Par contre, en Europe, plusieurs enseignants déplorent l'existence d'un bon manuel destiné spécifiquement aux étudiants de ce continent.

Le principal problème rencontré par les historiens du Canada travaillant à l'étranger et qui rejaillit sur leurs étudiants concerne bien sûr les sources. A moins de réaliser un travail de recherche lié aux relations entre leur pays et le Canada ou de se lancer dans une approche comparative (ce qui limite singulièrement le nombre de sujets), il faudra la plupart du temps se rendre sur place.

Dans la mesure de leurs possibilités, les enseignants profitent du passage d'un collègue canadien, par exemple dans le cadre d'un colloque, pour enrichir leurs enseignements de quelques conférences particulières. Sur ce point, il est certain que le maillage étroit réalisé par le réseau international d'études canadiennes constitue un extraordinaire atout qui facilite les rencontres entre chercheurs canadiens et étudiants locaux.

Dans la même veine, signalons une formule intéressante, mise en place en 1997 par le Centre d'Etudes canadiennes de l'Université libre de Bruxelles. Elle consistait à réunir les étudiants des cours «Auteurs canadiens d'expression française » et « Histoire générale du Canada » dans le cadre d'un cycle de conférences centrées sur les récits de voyage. Au cours de l'automne 1997 sept chercheurs canadiens et européens ont ainsi été invités à venir présenter et discuter le fruit de leurs travaux devant un public d'étudiants. Ils se succédèrent tout au long du semestre, sans se rencontrer, et le débat fut mené par l'intermédiaire des étudiants qui avaient préalablement suivi quelques cours généraux introduisant la problématique. Cette démarche pédagogique interactive a rencontré un vif succès. Elle a permis de familiariser rapidement les étudiants avec l'histoire et la littérature du Canada français en les découvrant par un biais inusité (les récits de voyages) et surtout en les mettant directement en contact avec des spécialistes de la question .

D'autres « angles d'attaque » sont proposés dans les cours où le Canada ne représente qu'une partie de la matière. On peut par exemple citer les enseignements basés sur des études comparatives ou sur les migrations. Ceux-ci attirent l'attention et l'intérêt des étudiants car ils sont en partie rattachés à leur histoire nationale. Ils découvriront donc indirectement celle du Canada

Dans leur ensemble les cours d'Histoire du Canada sont généralement conçus comme une sorte d'introduction générale au passé d'un pays fort mal connu. Plusieurs enseignants estiment avoir rempli pleinement leur mission si, à la fin du cours, ils ont au moins réussi à transmettre quelques notions de bases sur le Canada et à éveiller la curiosité de leur auditoire sur les particularités de ce pays. Ils ont parfaitement raison car si pour la plupart des étudiants, le contact avec les études canadiennes s'arrête là, le résultat est déjà excellent. Quelles que soient leurs activités professionnelles futures, il y a fort à parier que cette formation élémentaire facilitera d'éventuels contacts avec le Canada. Au-delà de cet aspect purement pratique, il est évident que l'étude du passé d'un pays aussi complexe (fédéral, multiculturel, bilingue, qui a dû gérer ses relations avec les populations amérindiennes, avec les puissances colonisatrices et aussi avec son grand voisin du Sud) s'avère très utile à la formation d'un historien moderne, ouvert sur le monde.

4° ET APRÈS ?

Les cours généraux d'histoire du Canada éveillent aussi quelques vocations. Certains étudiants approfondiront leurs connaissances dans le cadre d'une thèse de maîtrise et/ou d'un séjour d'études dans un département d'histoire au Canada. Plusieurs enseignants présentent bien entendu ces séjours comme la seule manière de poursuivre sa formation.

Le principal problème rencontré par les historiens du Canada travaillant à l'étranger et qui rejaillit sur leurs étudiants concerne bien sûr les sources. A moins de réaliser un travail de recherche lié aux relations entre leur pays et le Canada ou de se lancer dans une approche comparative (ce qui limite singulièrement le nombre de sujets), il faudra la plupart du temps se rendre sur place. Un déplacement indispensable mais qui pose immédiatement le problème des bourses disponibles. Ce point, soulevé par plusieurs collègues, constitue la pierre angulaire du développement de l'histoire du Canada à l'étranger. C'est du nombre de bourses disponibles que dépendra la poursuite des travaux sur le Canada. Il y a sur ce point matière à réflexion du côté canadien.

Nous avons néanmoins interrogé les enseignants sur les thèmes des thèses de maîtrise et de doctorat choisis par leurs étudiants. Le nombre de réponses est limité, probablement parce que les étudiants qui réalisent un travail de fin d'études sur le Canada ne sont pas nombreux. Quelques sujets semblent avoir la

cote. Il s'agit, dans l'ordre, des travaux sur les migrations, les Amérindiens, les femmes, la politique étrangère du Canada et les études comparatives.

Rien d'étonnant à voir apparaître en tête de cette liste les études sur les migrations, sur la politique étrangère du Canada et les travaux comparatifs. Il s'agit de sujets qui, par nature, peuvent être aisément traités en dehors du Canada. L'intérêt pour les Amérindiens reflète l'attrait qu'ils exercent sur les observateurs étrangers, sans compter que beaucoup de ces travaux portent indistinctement sur les Amérindiens des Etats-Unis et du Canada. Enfin, les thèses liées à l'histoire des femmes témoignent d'un des points forts de l'historiographie canadienne qui intéresse les chercheurs étrangers, notamment dans les pays où ce type de travaux n'a pas encore connu un développement comparable.

EN GUISE DE CONCLUSION

Ce très rapide aperçu montre que, trop souvent ignoré par la communauté académique canadienne, l'enseignement de l'histoire du Canada à l'étranger est bel et bien une réalité même si, il faut le reconnaître, il s'agit le plus souvent de cours marginaux, parfois inscrits dans un programme plus général d'études sur l'Amérique du Nord.

Quelle est la raison d'être de ces enseignements ? A la différence des Etats-Unis, ce n'est pas le rôle du Canada sur la scène internationale qui peut justifier leur existence. Notre étude montre que, sauf dans quelques rares universités (notamment américaines) où ils répondent à la politique de l'institution, leur création est souvent liée à la volonté de leur promoteur. A priori, les étudiants étrangers ne font pas montre d'un intérêt débordant pour cet enseignement, l'histoire des Etats-Unis leur paraissant beaucoup plus attirante. C'est d'ailleurs ce pays qui les incite à choisir des cours généraux sur l'Histoire de l'Amérique du Nord où le professeur pourra consacrer quelques heures au Canada.

Il est donc clair que, sauf peut-être chez les voisins américains, l'existence des cours d'histoire du Canada doit beaucoup aux soutiens extérieurs dont



"Shooting the Rapids" by Frances Anne Hopkins / National Archives of Canada / C2774

ses titulaires ont pu bénéficier. A cet égard, l'existence, depuis 25 ans au sein du Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, d'un département spécialement dédié au développement des études canadiennes dans le monde a certainement facilité la mise en place des outils dont bénéficient aujourd'hui les enseignants. Bibliothèques canadiennes, bourses de recherche, bourses de compléments de spécialisation et soutien au réseau international des études canadiennes sont autant d'éléments qui ont encouragé les contacts académiques avec le Canada et incité à la mise en place de tels enseignements.

Ce soutien aux professeurs est important mais ils n'est pas l'essentiel. Leur intérêt pour l'histoire du Canada n'est pas le fruit du hasard. Il s'est construit au fil des ans et trouve souvent sa lointaine origine dans une bourse d'études qui a permis au futur enseignant d'acquérir une partie de sa formation (souvent une maîtrise ou un doctorat) au Canada. Le développement des bourses d'études est donc primordial pour assurer la formation de nouvelles générations de canadianistes qui, à leur tour, diffuseront des connaissances sur le Canada dans leurs pays respectifs.

Notre étude montre aussi qu'à l'étranger le cours d'histoire du Canada constitue souvent un excellent prétexte pour faire découvrir ce pays à des étudiants qui, le plus souvent, en ignorent tout. Quelles que soient leurs motivations (faire un séjour au Canada ou plus prosaïquement combler un trou dans leur horaire de cours), le résultat est palpable. A la fin du semestre, ils ont au moins appris à connaître un peu mieux le pays. Si tous n'utiliseront pas directement cet acquis dans leur vie future, il n'est pas déraisonnable de penser que ces rudiments faciliteront les contacts personnels ou professionnels de certains d'entre eux avec le Canada.

Ce trop rapide tour d'horizon de l'enseignement de l'histoire canadienne à l'étranger démontre surtout que l'expérience de ces professeurs répartis un peu partout dans le monde, ne doit pas être négligée par tous ceux qui, au Canada, s'interrogent sur la meilleure manière d'enseigner l'histoire de leur pays. Elle offre une série de pistes de réflexion intéressantes proposées par des professeurs évoluant dans des contextes qui, a priori, ne disposent en rien leur auditoire à s'intéresser à l'histoire du Canada. Les problèmes rencontrés, les techniques mises en œuvres peuvent être intéressantes pour tous. Il faut souhaiter que, tant en matière de recherche que d'enseignement, la communauté académique canadienne renforcera ses liens avec ces canadianistes étrangers. Nous y avons tous tout à gagner.

Serge Jaumain est professeur au Département d'Histoire de l'Université libre de Bruxelles et Président du Conseil international d'études canadiennes